

LA PENINSULE BALKANIQUE ET LE PROBLÈME DES ÉTUDES COMPARÉES

Les recherches historiques et ethnographiques au sujet des peuples de la Péninsule Balkanique, malgré l'importante contribution des dernières années, ne sont guère avancées. L'histoire, l'ethnographie, le milieu et l'âme de l'homme balkanique sont encore insuffisamment connus. La muraille chinoise qui a séparé pendant tant de siècles l'Orient de l'Occident n'a pas encore été complètement abolie.

On a souvent dit et répété, d'après Henri Pirenne, que l'Islam a rompu l'unité économique et morale du monde. Au vrai, pour l'Europe, ce phénomène est beaucoup plus ancien. Pour en établir les origines, certains historiens remontent jusqu'à Dioclétien, dont la réforme administrative traçait déjà des limites entre l'Occident et l'Orient et investissait l'empereur d'un pouvoir absolu semblable à celui des despotes asiatiques. C'est pourquoi certains historiens ont appelé Dioclétien „*le premier sultan*”. La conquête turque n'a fait qu'approfondir la rupture. Le régime ottoman, qui s'appuyait à ses débuts sur des éléments mongols, a constitué pendant fort longtemps un système fermé, impénétrable. Au cours de longs siècles, les connaissances géographiques et ethnographiques que l'on avait en Occident sur la Péninsule Balkanique n'allaient pas au delà de ce que les écrivains et les géographes de l'antiquité nous avaient transmis. Ce n'est que plus tard, lorsque les puissances maritimes de l'économie occidentale (les compagnies vénitiennes, la compagnie britannique du Levant, etc.) eurent obtenu des privilèges de navigation et de commerce sur les mers du Sultan, que l'on vit paraître des récits de voyage et même des narrations historiques, tout à fait fantaisistes — „*des histoires absurdes et puériles*” comme dit Cantémir, profondément indigné. On lisait à ce moment en Occident

des récits d'événements du XVII^e siècle concernant l'Empire Ottoman, comme on avait lu, en 1300, les aventures de Marco Polo en Chine !

Mais rien n'illustre mieux l'imprécision des connaissances sur la Péninsule des Balkans que l'historique même de son nom. „Balkan” est un mot turc qui signifie *montagne*. C'est ainsi que les Turcs appelèrent la chaîne de montagnes que l'antiquité avait connue sous le nom de *Haemus*. Un regard sur la carte nous montre que les Balkans, avec toutes leurs ramifications, couvrent à peine une petite région septentrionale, fort insignifiante par rapport à la superficie totale de la Péninsule. Comparés à la masse archaïque du massif thrace, qui groupe autour de lui des éléments géologiques et géographiques essentiels — le Rhodope, les Alpes Dinariques, l'Olympe et le Pinde — les Balkans nous apparaissent comme un pli secondaire, tant au point de vue de l'ancienneté qu'à celui de l'altitude. Bref, ils ne caractérisent point le relief de la Péninsule. Ces monts arides, aux abîmes sombres et farouches, aux rochers abrupts et menaçants font un vif contraste avec les sites riants et ensoleillés des régions occidentales ou méridionales, de l'Adriatique, de la mer Egée et de la Propontide.

Ceux qui ont parcouru, à l'est du Vardar, les vignobles et les champs de roses de l'ancienne Thrace — dont les croyances ont nourri le théâtre et la musique de l'Hellade et la pensée de Platon ; ceux qui sont descendus en caravanes dans l'antique Bérœa, aux hommes dévots et sages, où Saint Paul a gagné la plus grande des batailles de l'esprit — décisive pour le triomphe du Nazaréen ; ceux qui ont erré sur la côte dalmate, habitée par des populations guerrières, au caractère chevaleresque et généreux (qui ont donné à Rome tant d'empereurs et de dignitaires) ; ceux qui ont contemplé les forêts d'orangers, de lauriers et de cyprès qui couronnent Raguse ; ceux qui ont gravi, parmi les oliviers, les sentiers de l'Olympe, vers le Panthéon hellénique ou vers le Pinde hanté par le souvenir des pasteurs et des rhapsodes d'Homère, ou bien vers le Parnasse d'Appollon et des Muses, ceux-là ne comprendront jamais comment la science moderne ait pu accepter pour ces régions une dénomination si injuste.

L'erreur de cette dénomination est due aux cartes et aux descriptions géographiques de l'antiquité. Pendant des siècles, elles ont été la seule source d'information. Dans tous ces ouvrages anciens, on est frappé, de prime abord, par une gigantesque paroi montagneuse qui parcourt la Péninsule de l'Est à l'Ouest, de la

Mer Noire aux Alpes. Cette paroi séparait les régions du Sud — la Grèce, la Macédoine, la Thrace — des régions septentrionales, que les Grecs considéraient comme inhospitalières, aux neiges abondantes, aux froids excessifs, habitées par les Barbares. Il y avait là une sorte de barrière infranchissable qui séparait deux mondes ; „personne ne s'aventurait sans horreur au delà de ces hauteurs“ (J. Cvijić, *La Péninsule Balk.* p. 2).

Cette chaîne mythologique paraît tellement gigantesque sur les cartes de l'époque de Strabon et de Ptolémée, que les géographes de la Renaissance, se servant des cartes de l'antiquité, l'ont appelée — ne pouvant le vérifier sur place — *Catena Mundi* ou *Catena del Mondo*¹. Au commencement du XIX-e siècle, les géographes ont continué à l'appeler la *Chaîne Centrale*. Même plus tard, lorsque les accidents du relief européen avaient été sérieusement étudiés et la nomenclature classique remplacée par une nomenclature moderne ou nationale, les cartographes ont continué à dessiner sur les cartes de la Péninsule une chaîne centrale très importante. Ce n'est qu'au milieu du XIX-e siècle, après le voyage d'Ami Boué, que l'on s'est rendu compte que cette grande paroi centrale n'existait pas et que, par contre, la Péninsule était coupée du Nord au Sud par de nombreuses vallées et surtout par la grande dépression Morava-Vardar. (C'est là que passe aujourd'hui, la voie ferrée Belgrade-Salonique). Mais il a fallu beaucoup de temps avant que les cartographes eussent fait leur profit de cette découverte.

C'est de cette fausse image d'une chaîne centrale que provient l'erreur du nom. En effet, au commencement du XIX-e siècle, sous l'influence des idées de Humboldt et de Ritter, on a manifesté la tendance à remplacer, dans l'étude du globe, les divisions politiques ou historiques par des divisions géographiques. De grandes modifications dans la nomenclature s'ensuivirent. Par conséquent, on préféra les dénominations qui correspondaient aux principaux caractères géographiques — comme, par exemple, les chaînes montagneuses. C'est en s'inspirant de cette fausse conception au sujet de la „chaîne centrale“ — acceptée encore au commencement du XIX-e siècle, — qu'Adolphe Zeune a écrit pour la première fois, en 1808 „Haemushalbinsel“.

Sous l'influence des nouvelles recherches certains savants allemands (tels que Theodor Fischer, H. Wagner etc.) ont proposé,

¹ Pour l'évolution du nom, nous avons suivi l'exposé de J. Cvijić. *La Péninsule balkanique*, 1918 pp. 2—6. *Introduction*.

ces derniers temps, un terme général : la Péninsule Sud-Est européenne. Nous avouons cependant, malgré notre critique et nos réserves, qu'un changement de nom nous paraît presque impossible. C'est que la dénomination donnée au commencement du siècle passé, à une époque d'importantes transformations historiques dans la Péninsule, est si généralement admise que l'on ne pourrait guère la remplacer. Si cependant un „conclave" était un jour à même d'envisager un changement, nous ne comprendrions point l'intérêt réel d'un nom aussi vague et anonyme que celui qui ne s'en tiendrait qu'aux points cardinaux. S'il s'agissait de trouver un autre nom, c'est à l'ancienne dénomination que nous pourrions revenir, car il serait infiniment plus logique que le nom de „Massif Thrace" — par lequel les géographes indiquent la partie centrale de la Péninsule qui en est aussi la plus ancienne au point de vue géologique — soit appliqué à la Péninsule, tout entière. Il serait le plus caractéristique, non seulement du point de vue géographique, mais aussi du point de vue historique et ethnographique. C'est une vérité aujourd'hui établie par la science objective, que le fond racial, le substratum, de la population balkanique est thraco-illyrien. En disant „la Péninsule Thrace", d'après la plus ancienne population qui en ait fixé les caractères humains, nous appliquerions une méthode suivie dans l'appellation d'autres grandes unités européennes, telles que la péninsule Italique, Ibérique, Scandinave ou l'archipel Britanique. Mais cette solution pourrait provoquer le proteste des savants grecs. S'il est vrai que les Thraces ont disposé d'une grande surface territoriale et de la force du nombre, il est non moins vrai que l'Héllade a donné à la Péninsule les éléments essentiels de son unité spirituelle. En conclusion, il ne fait pas de doute que le terme *Péninsule Balkanique* restera. (D'ailleurs on a invoqué que le terme „Péninsule Montagneuse" répondrait à la réalité géographique de cette péninsule, la plus montagneuse de toutes les péninsules européennes).

Après l'écroulement de la domination turque et la constitution des états nationaux, on s'attendait à un grand progrès des recherches scientifiques dans la Péninsule des Balkans. Malheureusement, il n'en fut rien. La délimitation des nouveaux états s'est effectuée selon la conception absolue que l'Europe occidentale se faisait des frontières; mais on a oublié que l'Espagne, l'Angleterre, la France et l'Italie forment des „unités" naturelles, qui ont favorisé de bonne heure la formation d'états

nationaux. On a oublié encore qu'à la constitution de ces états ont contribué, outre de puissantes frontières naturelles, certaines conditions qui leur assuraient une indépendance économique. On n'a pas tenu compte du fait que la Péninsule des Balkans représente, dans son ensemble, une unité géo-économique, ayant ses lois naturelles de compensation et d'équilibre, qui n'ont jamais permis, dans le passé, des frontières intérieures étanches, comme celle qui séparent les états occidentaux. Enfin, on a mésestimé le fond racial, la communauté de la culture et de la civilisation, l'indivision de ses richesses naturelles — bref, ce qui fait des peuples de la Péninsule une grande famille humaine. Pour mieux connaître ces réalités, *la méthode comparée* nous paraît indispensable. Examinons de plus près le problème de la méthode, car vu son importance, il vient en tête de notre plan de travail.

La Péninsule Balkanique¹ présente une composition ethnique d'une variété sans pareille en Europe et même dans le reste du monde. Des couches albanaises, aroumaines et slaves qui s'étendent jusqu'au coeur de la Grèce; une immigration grecque à travers la Thrace, la Macédoine et l'Épire jusque dans l'Albanie méridionale et le long de toutes les côtes; des infiltrations bulgares dans les plaines de Valachie et des infiltrations roumaines jusque dans les vallées des Balkans et au centre de la vieille Serbie; ce ne sont là que quelques-uns des aspects de cette mosaïque de races que l'on rencontre aujourd'hui dans la Péninsule. Dans certaines régions — comme par exemple en Albanie et en Macédoine — on trouve, les uns à côté des autres, des villages slaves, grecs, aroumaines, albanais et turcs.

La position géographique de la Péninsule Balkanique suffit à expliquer cette diversité de races. Largement ouverte au Nord sur les plaines de l'Europe Centrale et par la Mer Noire sur la Russie méridionale; séparée de l'Italie par une mer étroite et liée à l'Asie Mineure par les îles de la mer Égée et ses détroits, elle offre, de tous côtés, des voies d'accès faciles. Il n'est donc pas étonnant que tant de civilisations et de races de l'Orient, de l'Occident, du Nord et du Sud se soient donné rendez-vous sur son sol. Elle est en effet, comme on l'a très bien dit, „un corps géographique et géologique intermédiaire entre l'Europe et l'Asie". L'ancienneté des croisements des peuples remonte aux temps de la préhistoire; ces croisements constituent une caractéristique permanente, renouvelée d'âge en âge, des régions balkaniques.

¹ Cf. *Balcania*, vol. I, 1938, pp. III—VII, Avant-propos.

En outre, certains facteurs géographiques intérieurs ont empêché, à leur tour, les peuples des Balkans de conserver dans des limites précises leur individualité ethnique. L'histoire et les conditions économiques ont contribué également à favoriser un intense mouvement d'échanges, accompagné de déplacements massifs et répétés de la population qui allait d'une région à l'autre. Tous les peuples de la Péninsule ont été, au cours des âges, entraînés dans ce mouvement général. Rappelons, en particulier, quelques-uns des moments caractéristiques où l'ancienneté, l'intensité et la diversité des croisements de races et de civilisations dans cette partie de l'Europe se sont manifestées.

Willamowitz, par exemple, affirme que la première fusion des clans grecs avec les clans thraco-illyriens a eu lieu, dans la vallée de la Morava, dès l'époque pré-hellénique. Plus tard, après la pénétration des Grecs dans l'Hellade, s'est produite cette „diaspora", grâce à laquelle l'influence grecque s'est infiltrée, le long des rivages de la Méditerranée, vers le Pont Euxin et le Danube. La conquête romaine a provoqué, à son tour, de nouveaux déplacements ethniques et un rapide mouvement d'assimilation de la population thraco-illyrienne. La période des invasions et celle de l'empire byzantin est caractérisée, comme on l'a dit, par un véritable „chaos ethnique". Le flot slave noie la Thrace, la Macédoine, l'Épire, la Thessalie et la Grèce tout entière, jusqu'au Péloponnèse ; à l'ouest, il recouvre presque toute la surface de la Péninsule jusqu'au rivage de l'Adriatique. La population romaine et une notable partie des tribus illyriennes fortement romanisées se perdent, peu à peu, dans la mer slave ; en Albanie proprement dite et en Grèce, au contraire, le mouvement de dénationalisation se développe en sens inverse. Ce sont les Slaves qui s'hellénisent et s'albanisent, par étapes, dans des conditions semblables à celles où les populations romanes et albanaises s'étaient slavisées. Au XIV^e siècle, il y avait encore en Grèce des groupes slaves non-assimilés, tandis qu'en Albanie, surtout le long de la côte, des îlots slaves ont résisté jusqu'au XIX^e siècle.

Mais l'expansion roumaine est encore plus caractéristique. Au Moyen-Age, et même plus tard, nous trouvons une population roumaine en Dalmatie, en Croatie, en Épire, en Thessalie (Grande Valachie) et en Etolie (Petite Valachie), puis dans les environs de Pryzrend, dans les Balkans (la Valachie des Assénides) et au Nord-Est des Balkans ; au XIII^e siècle, ils sont mentionnés en

Thrace. Dans les régions du Sud et surtout dans les pays grecs, le chaos augmente toujours, à cause des grandes migrations albanaises ; on retrouve les traces de ces dernières jusque dans le Péloponnèse. Mais, à partir de la fin du XIV^e siècle, l'hellénisme avance de nouveau victorieusement vers le Nord, assimilant des masses d'Albanais et d'Aroumains. Et ce processus a continué jusqu'à nos jours. Après l'invasion turque, d'autres tribus albanaises descendent des montagnes et pénètrent profondément dans la masse des populations serbes. On trouvait encore des groupes importants de ces Albanais, en 1878, dans la région de Laskovać, à 200 km. de leur patrie, et au Nord de Vranje. Dans le Pester, près de Sjenica, ils se sont maintenus jusqu'à la guerre balkanique de 1912.

Au temps de la domination turque, les migrations d'une région à l'autre de la Péninsule ont continué à une cadence rapide. Les causes de ces déplacements étaient très variées. Parfois, c'était une répression sanglante ou une guerre qui déclenchait le mouvement. Les persécutions ont provoqué, dans certaines provinces, le passage en masse à l'islamisme des populations menacées. Mais l'aspect ethnique de la Péninsule a été modifié encore davantage au temps de la domination turque, par d'importants courants venus d'Asie-Mineure. A côté d'une nombreuse population de pasteurs turcs venant d'Asie et établie dans les vallées orientales des Balkans, au Rhodope, à Pirin et en Macédoine, on mentionne des groupes notables de population syriaques et arméniennes. Cependant, c'est en Bulgarie proprement dite que le brassage a été le plus intense. On trouve, superposé au vieux fond thraco-romain, un mélange slavo-touranien, avec des Bulgares, des Pétchénergues et des Coumans, au milieu desquels se sont fondus, du Moyen-Age à nos jours, un nombre important de Roumains, de Grecs, d'Arméniens, d'Albanais etc.

Ces indications illustrent sommairement combien ont été anciens et intenses les croisements de races et de civilisations dans la Péninsule Balkanique. Les régions du plus fort brassage ont été naturellement la Macédoine et l'Épire. Un exemple typique des mélanges de populations qui caractérisaient la péninsule à la fin du Moyen-Age nous est fourni par le cas du voïvode Ivanco, qui a occupé, en l'an 1400, la ville d'Arta ; à son propos la chronique rappelle qu'il était de race „*serbo-albanobulgaro-valaque*”. Il ne faut donc s'étonner qu'aujourd'hui en-

core, dans certaines régions, en Epire, en Thessalie, en Macédoine, dans la „Banovine” du Vardar et en Albanie, la variété ethnique soit telle qu'elle entraîne diverses formes de bilinguisme. Chacun peut, par conséquent, se rendre compte combien, dans ces conditions, les échanges d'influences d'un peuple à un autre ont dû être considérables, et avec quelle facilité les éléments de civilisation et de culture ont passé de l'un à l'autre. Mais des traits communs se sont également développés par le fait que, des siècles durant, sous la domination romaine, byzantine ou turque, les divers peuples balkaniques ont été englobés dans le même système politique, soumis aux mêmes conditions politiques et administratives, économiques et religieuses. Le régime turc, en particulier, utilisant surtout l'influence spirituelle de l'Eglise orientale, a exercé une puissante action unificatrice.

De toutes ces observations, il résulte pour l'homme de science cette vérité : on ne saurait étudier séparément la vie d'un peuple balkanique. Elle se présente aux investigateurs, dans tous les domaines, comme un ensemble de cercles qui s'entrecroisent mais qui ont des arcs communs. La vie de ces peuples, indivisible au cours des siècles, doit être étudiée aujourd'hui encore selon une méthode commune. Il s'ensuit qu'une large coopération intellectuelle est nécessaire pour mener à bien l'oeuvre d'investigation et de découverte. De l'ensemble de ces travaux et recherches s'est dégagé un nouveau système scientifique dont nous venons d'esquisser les buts et la méthode. Déterminé dans ses recherches par les bornes que lui fixent la géographie et l'histoire, la balkanologie cherche à établir les lois et les circonstances caractéristiques sous l'action desquelles s'est développée de siècle en siècle, la vie des peuples balkaniques dans son ensemble aussi bien que dans les parties. Elle suppose l'application stricte des méthodes de comparaison dans tous les domaines, en historiographie comme en philologie, en ethnographie comme dans le folklore, dans l'art comme dans les sciences sociales et économiques. Malheureusement, jusqu'à présent ces méthodes n'ont pu être appliquées que dans une faible mesure dans la Péninsule, car les frontières que l'on assigna aux peuples balkaniques rompèrent l'unité économique et spirituelle de la péninsule. Il s'ensuivit que chaque *partie* voulut dominer le *tout*. Les petites nations balkaniques s'engagèrent dans de grandes actions impérialistes qui se sont réclamées du mythe de la nation prédestinée. Il y eut ainsi un impérialisme grec, qui a

poursuivi obstinément une reconstitution de l'Empire byzantin, un impérialisme bulgare, nourri du souvenir de l'empire du Moyen-Age, s'appuyant sur des forces militaires aussi sérieuses que fanatiques. Cet impérialisme, d'un caractère plus violent que celui des Grecs poussa les peuples de la Péninsule à s'entre-déchirer. Enfin, il y eut un impérialisme serbe (influencé lui aussi de grands souvenirs du Moyen-Age) qui s'exprime par le nom même que prit l'état serbe après 1919, — car on ne disait plus „Le royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes”, mais la Yougo-Slavie, ce qui laissait entrevoir le projet d'ailleurs avoué, d'une fusion avec les Bulgares et d'une expansion allant de l'Adriatique jusqu'à Salonique et à la Mer Egée.

Mais, pourquoi ne pas l'avouer? Il y eut aussi un tressaillement impérialiste roumain. Nous avons publié, il y a quelques années, le mémoire adressé à Napoléon III par un groupe de Macédo-Roumains, soutenus par Anastasie Panu, le *caïmacam* de Moldavie. Ce mémoire suggérait à l'empereur la création d'un état latin dans la Péninsule, soutenu à l'intérieur, par les Macédo-Roumains et à l'extérieur, appuyé par la France!

Le choc des tendances impérialistes transforma la Péninsule, selon le mot très juste d'Albert Kutzbach, en un brasier de l'Europe : luttes farouches pour la dénationalisation des éléments allogènes suivies de guerres acharnées.

Les recherches scientifiques chez les peuples balkaniques emprisonnés dans des compartiments nationaux, n'ont pas échappé à l'influence néfaste de ces antagonismes politiques; l'historiographie, tout particulièrement, leur a payé un lourd tribut car, à part quelques honorables exceptions, elle est devenue un instrument des velléités de l'expansion politique.

Par bonheur, la science occidentale est demeurée objective. L'intérêt suscité par le livre de Thunmann en 1774 a provoqué un puissant courant de recherches, surtout dans le domaine linguistique. Ce courant a continué à se développer par la participation de certaines grandes personnalités, comme par exemple Kopitar, Miklosich, Jireček, Gustav Meyer, Weigand et, plus près de nous, le savant Sanfeld, décédé l'année dernière, auteur du premier ouvrage appliquant méthodiquement au domaine linguistique ce que Kopitar et Miklosich avaient à peine entrevu.

La science roumaine, disons-le, en laissant toute modestie de côté, a le mérite d'avoir été la première qui se soit adonnée avec une vraie vocation à ce genre d'études. N'oublions pas que

parmi les premiers dictionnaires parallèles parus dans le monde entier, se trouvent ceux de Cavalioti et de Daniel — les chefs du mouvement intellectuel de Moschopolis —, le premier en trois langues, le second en quatre. Nos pensées se dirigent pieusement vers Haşdeu, Philippide et Ovide Densusşianu, qui ont contribué à augmenter le prestige de la science roumaine. Parmi les historiens décédés, l'oeuvre de N. Iorga reste, à côté de celle de Jirěek, l'une des plus importantes. Personne n'a su voir plus clairement que lui l'histoire de la Péninsule comme un ensemble historique.

En appliquant la méthode préconisée plus haut aux recherches historiques sur la Péninsule des Balkans, nous entreprendrons dans le cadre de notre Institut une nouvelle synthèse historique de l'humanité du Sud-Est. Elle ne comprendra, certainement pas, de nouveaux traités d'histoire des Serbes, des Bulgares, des Turcs, des Albanais etc., mais elle embrassera les faits et les phénomènes qui intéressent le développement historique de toute la communauté balkanique.

En grandes lignes, notre plan de travail sera le suivant : nous examinerons dans le chapitre introductif — le phénomène thraco-illyrien, *le substratum* qui se trouve — en doses plus ou moins fortes — à la base de tous les peuples balkaniques. Jacques Ancel dit quelque part que l'étonnante unité du folklore balkanique, qui a survécu à la domination byzantine, slave et turque, vient de ce fonds de l'ancienne civilisation thrace, qui déjà à l'âge de bronze est caractéristique pour l'ensemble du monde carpatho-balkanique — ainsi que l'ont prouvé les recherches de l'école roumaine de préhistoire et de protohistoire.

Un autre point de notre plan concerne l'hellénisme en tant que phénomène commun au monde balkanique de l'antiquité. *La symbiose des Hellènes et des Thraco-Illyres*, surtout dans les régions riveraines de la mer Egée, de l'Adriatique, du Pont Euxin et du Danube est encore peu étudiée. Nous montrerons comment de petits royaumes thraco-illyriens, ayant une économie agraire, doivent, en bonne partie, leur développement à cette symbiose avec les grands centres de la bourgeoisie hellénique, sources d'importants revenus pour les rois.

En outre, il y a lieu d'examiner l'association thraco-illyrienne et les effets de cette symbiose, depuis Sitalkès, roi des Odryses et allié des Athéniens, jusqu'aux rois de Macédoine et du Pont — de Lysimaque et Remaxos à Burebista. Bien des princes

et des monarques ont des épouses, d'autres des mères venues de la cité hellène. Ovide est frappé par ce processus d'osmose ; il reproche amèrement à ses amis de Tomis d'avoir toléré que leur langue ait reçu tant d'éléments de la langue de nos ancêtres ; l'assemblée des citoyens de Dionysopolis proclame fièrement que c'est un de leurs concitoyens qui a conduit l'action diplomatique de Burebista ; nous connaissons également l'origine thrace d'un grand nombre de personnalités représentatives de la vie politique, intellectuelle et militaire de la Grèce. Selon Hyginos, Thésée, le fils de Mars, serait d'origine thrace et Clément d'Alexandrie dit le même chose d'Orphée. Les écrivains Antisthène et Hérodicos étaient aussi d'origine thrace et Démostène l'était par sa mère. Platon avoue qu'il écrit sous l'influence des conceptions religieuses des Thraces ; la tragédie grecque est née des rudiments de représentation dramatique provenant des mystères thraces ; la musique — son dieu en tête — passa aussi des Thraces aux Grecs.

La seconde partie de nos synthèses sera consacrée à la *romanité balkanique*. Son intensité, qui ne dépasse pas celle des régions carpathiques et danubiennes, fut cependant remarquable. En jugeant d'après l'admirable réseau de routes, le grand nombre de villes et leur organisation, les marchands et les relations qu'ils entretenaient soit avec l'Italie, soit avec l'Asie Mineure, nous montrerons la place importante que la Péninsule occupa dans l'Empire Romain, tant au point de vue militaire que financier. Les Illyriens et les Thraces étaient devenus des éléments prépondérants de la marine, ainsi que de l'armée de terre. Au cours de la première phase des invasions barbares, les corps d'armée recrutés parmi ces hommes vigoureux et courageux se sont distingués d'une façon toute particulière. Surtout dans les régions de la Mésie, de la Dardanie, et de la Dalmatie, s'est constituée une puissante élite militaire, dont les *pronunciamentos* auront un écho de plus en plus grand dans la vie politique de l'Etat romain. Ses chefs détiendront les hauts commandements, domineront effectivement les provinces et seront même élevés sur le pavois à la plus haute dignité de l'Empire. C'est en parlant de ces empereurs romains d'origine balkanique, que Sextius Aurelius Victor dit : „Quoique non cultivés, portant l'empreinte des misères du village et du camp, ils ont été très bons pour l'Etat". Il suffit de rappeler Aurélien, originaire de la Dacie Ripensis, Dioclétien, né près de Salone, Constantin le

Grand, né comme sa mère (Ste. Héléne) à Naissus, pour se rendre compte du rôle important que la romanité balkanique a joué dans la vie politique et militaire de l'Empire Romain. Mais le nombre des personnalités représentatives d'origine balkanique était plus important. Rappelons en passant : Maximin, Galerius, Decius, Lucinius, Jovien, Valens, Valentinien I, Sextus Martinius — qui sont tous nés, soit dans la vallée du Timoc, soit dans celle de la Morava, dans les environs de Nich ou près de Sofia. *Nous assistons, en effet, à une influence croissante du facteur balkanique dans l'Empire Romain.*

Dans le cadre de cette romanité orientale naît une vie militaire et politique très importante. La preuve en est que le plus grand nombre des empereurs cités ci-dessus passent la plus grande partie de leur vie dans des guerres pour la défense de la Péninsule. *Ils se battent et souvent meurent dans leur province natale.* Aurélien concentre pour la défense du Danube presque la moitié des forces militaires de l'Empire. Dioclétien fait de Salona sa résidence permanente, une véritable Rome des Balkans. Quant à Constantin le Grand que des nécessités militaires retiennent en Mésie, il avoue à ses amis : „Serдика est ma Rome”. En même temps, la vie fuyait l'autre Rome, la vraie. Le centre politique et militaire du monde se déplaçait insensiblement vers la Péninsule Balkanique. Nous nous acheminons vers Byzance.

L'acuité de la crise que subissait l'unité romaine, l'importance de cette romanité daco-mésienne, son agitation entachée d'un puissant régionalisme ressortent clairement de l'action du célèbre aventurier Regillianus, contemporain de Gallien, qui, selon les sources contemporaines, prétendait descendre de Décébal. Deux siècles et demi après sa mort, le souvenir du grand roi dace était encore vivant dans ce monde de plus en plus dominé par les éléments militaires nés de l'amalgame daco-romain.

Nous étudierons également *l'influence décisive de l'empire byzantin* sur chaque peuple balkanique. Sur le plan de ses grandes actions militaires et politiques, *l'empire se présente plus d'une fois comme un grand groupement d'intérêts balkaniques*; d'autres fois, la décadence des institutions de l'empire constitue un danger pour les peuples des Balkans. Nous avons, par conséquent, deux grandes catégories de faits à connaître qui engagent solidairement la vie de ces peuples selon qu'ils prennent position *pour* ou *contre* Byzance. Très souvent, les chefs des thèmes locaux représentent des intérêts régionaux et ethniques qu'ils affirment très

catégoriquement. Les armées reflètent également cette solidarité des peuples et plus d'une fois le chroniqueur a soin d'énumérer consciencieusement tous les peuples qui, sous les étendards de la Rome orientale, participent à une grande entreprise militaire de l'empire.

Dans la seconde moitié du XI-e siècle, l'empire devient un fardeau chaque jour plus lourd. L'on assiste à l'affaiblissement de la cohésion sociale de Byzance qui ouvre dans un sens presque moderne un chemin aux „nationalités". La lutte devient de plus en plus dure : d'un côté, il y a Byzance, de l'autre, les nations non pas isolées, mais le plus souvent associées. Nous sommes en présence de véritables „tiges balkaniques" dont le souvenir a été conservé dans la littérature byzantine. Dans une épigramme du XIV-e siècle écrite contre les Romains, les Bulgares et les Albansais, l'écrivain Catrarès exprime sa profonde antipathie à l'égard du type imaginaire qui personnifie l'association balkanique :

Il est né Vlach,
Albanais d'aspect,
Et selon sa tenue,
Bulgaro-albano-vlach.

Plus tard, à cette trinité s'ajouteront les Serbes qui entrent également en lice dans la lutte contre Byzance : dorénavant il s'agira, comme nous l'avons rappelé tout-à-l'heure, d'un serbo-albano-bulgaro-vlach.

Cette période byzantine comprend également *le chapitre des invasions*, notamment celles qui marqueront toute l'évolution historique de l'humanité des Balkans, dans laquelle les envahisseurs finirent par s'intégrer. Dans ce sens, *le problème des Slaves du Sud* occupera une place de premier plan. Les Slaves, en effet, ont réussi mieux que les autres peuples nouveaux, à imprimer leur empreinte sur toute la Péninsule jusqu'au cœur du Péloponnèse.

Mais il ne faut pas exagérer cette influence, comme on l'a fait au XIX-e siècle sous la pression des intérêts politiques du „*pan-slavisme*". Les recherches scientifiques ont suffisamment démontré — ces derniers temps — que les peuples migrants, en général, n'ont pas disposé d'une très grande force numérique. Ainsi, même les Slaves, qui ont pénétré dans la Péninsule Balkanique ont souffert, à leur tour, une puissante influence due au substratum thraco-illyrien, à la romanité et à l'hellénisme, à l'éducation

politique et intellectuelle de Byzance, à l'ortodoxie, à la symbiose avec les Roumains balkaniques et, dernièrement, à l'Islam. Cette „balkanisation" des tribus slaves, qui ont échoué dans les diverses régions de la Péninsule, est due aussi aux facteurs biogéographiques — spécialement au relief. En effet, dans la diversité du relief balkanique, avec son grand nombre de petits „pays" (župa), les Slaves ont perdu leur unité et surtout cet esprit grégaire qui avait fait jadis leur force irrésistible. L'ancienne anarchie des tribus thraco-illyrienne s'est imprimée aussi à la couche slave. Cela explique les caractères si différenciés des Slaves balkaniques.

Les initiatives des Bulgares slavisés et des Serbes dans l'organisation étatique de même que leurs essais à grouper le monde balkanique en vue de se substituer à Byzance doivent être examinés en toute objectivité. On verra notamment à ce sujet combien erronée est la conception des historiens qui ont voulu voir dans les différents empires bulgares ou serbes des États nationaux dans le sens moderne du mot. Il en est d'ailleurs de même de la Hongrie de St. Etienne. En réalité nous avons à faire à ce genre d'association balkanique qui fait l'objet des satires du genre rappelé ci-dessus. Que les chefs de ces associations ne pensaient pas à un état national mais tout au contraire étaient hantés par l'idée d'un empire universel, les titres qu'ils se donnaient nous en sont une preuve ; le terme *Czar* chez les Bulgares qui vient de César ou *Kralj*, chez les Serbes, de Carolus Magnus expriment une ambition de fonder ou de succéder à un empire universel. Ainsi par exemple *Ionitza* s'intitule „czar des Vlachs et des Bulgares" précisément parce qu'il ne se considérait pas le souverain *d'une nation*, mais avait, tout au contraire, l'ambition de reconstituer l'ancienne unité impériale. Pour la même raison, *Douchan* prend lui aussi en 1346 le titre de „czar des Serbes et des Grecs". Notre revue aura à écarter des interprétations tendancieuses et à montrer le caractère inter-balkanique de ces initiatives de même que de celles appelées serbes ou roumaines. Ainsi il ne faudra pas ignorer le rôle joué par les groupes roumains des Balkans même dans le premier empire bulgare. Il est vrai que ses fondateurs ne témoignent pas dans leurs titres du caractère d'une pareille association, mais elle est dénoncée plus tard par *Acominatos* qui, parlant au XII-e siècle de la révolte des *Assénides* déclare que Pierre et Assan poursuivaient l'union du gouvernement des Vlachs et des Bulgares, *comme elle avait existé*

auparavant. Il est non moins exagéré de prétendre, comme on le fit chez nous, que tous les chefs et jusqu'au dernier soldat du mouvement de Thessalie ont été roumains. Bien que Vasilijevski — l'éditeur russe de Kekaumenos — ait été de l'avis qu'ils fussent tous Roumains, nous avons des raisons de croire que certains, comme par exemple Théodor Scribon Petastos ait été Grec. La chose est d'autant plus compréhensible que même à l'époque de la révolution bulgare, une partie de la population grecque s'est solidarisée avec la révolte des autres peuples s'insurgeant contre l'autorité impériale de Byzance. Des cas semblables ont été vus au temps des luttes entre l'empereur Basile II et le Czar Samuel lorsque des éléments appartenant à la bourgeoisie grecque de Salonique étaient suspectés également de faire cause commune avec les Bulgares. (v. G. Murnu, *Vlahia Mare* p. 87).

Outre ces questions qui appartiennent à l'histoire politique, il y a celles que posent la culture, l'organisation politique, ecclésiastique, juridique et que l'on doit suivre à partir de leurs origines byzantines sous toutes les formes de leur évolution bulgare, serbe, croate, roumaine, etc. Dans l'art, par exemple, en peinture comme en architecture, dans la littérature profane comme dans la littérature religieuse, toutes les „variantes" balkaniques des grands modèles byzantins doivent être suivies au-dessus des barrières nationales et à l'encontre des discriminations tendancieuses imposées trop souvent par des conceptions exagérées du „spécifique national" et d'un patriotisme mal compris. Dans le même esprit et selon la même méthode on devra étudier *les institutions* qui rappellent *la grande unité administrative et juridique* imposée par Byzance au Sud-Est de l'Europe.

Enfin, une place importante doit être réservée aux problèmes concernant l'évolution de *l'orthodoxie byzantine* tant sous son aspect dogmatique que sous celui de son organisation ecclésiastique. La grande action d'unification que l'orthodoxie a exercée sur le plan de l'esprit s'est étendue sur un espace qui, parfois, a dépassé celui des frontières politiques de l'Empire.

Il faudra de même examiner tout particulièrement la période ottomane au cours de laquelle l'orthodoxie, utilisée en vue de gouverner l'âme des peuples soumis, étend son influence et atteint des limites qu'elle n'avait pas connues sous l'empire chrétien. En même temps, il est vrai, elle sacrifie son indépendance et son prestige. C'est précisément l'époque où l'orthodoxie byzantine bîdée par les Turcs, renaît dans les pays roumains dans les formes

authentiques de la grandeur impériale que Istanbul ne pouvait plus tolérer.

Une attention toute particulière sera accordée à la *domination ottomane*. Point n'est besoin d'insister ici sur l'importance décisive de ce chapitre qui représente cinq siècles de l'histoire de l'humanité balkanique. Cette domination a ouvert toute grande la voie aux influences orientales et a laissé sur les pays qui l'ont subie „une empreinte qui ressemble à celle que les Arabes ont donnée à la péninsule Ibérique¹”. On a remarqué à juste titre que „si l'on compare même superficiellement la richesse de l'élément arabe du catalan, du castillan et du portugais avec celle de l'élément oriental introduit par le turc dans toutes les langues balkaniques, on obtient l'impression qu'ici et là, c'est le même facteur spirituel qui est à la base des conquêtes. C'est l'Islam qui apporte avec lui, en Ibérie de même qu'aux Balkans, l'urbanisme de couleur orientale et qui apprend à la population une nouvelle façon de vivre²”. En Roumanie nous possédons déjà au sujet de ces influences un ouvrage fondamental dû à Lazăr Şeineanu³ On y trouve une foule de suggestions et des commentaires qui devront être développés. L'influence est également forte dans la musique, le costume, les moeurs. Mais les Turcs doivent aussi beaucoup aux peuples balkaniques. Les recherches ont montré que sous plus d'un rapport, l'empire ottoman a signifié la continuation de l'empire byzantin. Chez nous, Nicolas Iorga a consacré à cette question le remarquable ouvrage „*Byzance après Byzance*” dont les principaux chapitres devront être repris et développés.

On peut même parler d'une tentative turque en vue d'une synthèse balkanique. La bourgeoisie de ces contrées y a adhéré sous des formes multiples car le régime turc lui apportait plus d'ordre et plus de sécurité que ne pouvait en offrir Byzance au cours des derniers siècles. Brousse, Nicée, Salonique, Janina et beaucoup d'autres ont reconnu et parfois même sollicité la suzeraineté turque. Dernièrement, un historien grec, P. Bysukides, a essayé de démontrer par des études sévèrement documentées qui

1. M. Budimir et P. Skok, *But et Signification des Etudes balkaniques*, dans *Revue internationale des études balkaniques*, I, Beograd 1934.

2. *Ibidem*, p. 12.

3. L. Şeineanu, *Influenţa orientală asupra limbii şi culturii române* (L'influence orientale sur la langue et la culture roumaines), Bucarest 1900, p. CCCXXXV.

interprète le mystérieux incident de „Kercopoorta” que Constantinople lui-même n'est pas tombé à la suite d'un assaut, mais d'un pacte secret passé avec le parti turcophile de la ville. Ce fait même s'il s'avère exact, ne doit pas nous surprendre outre mesure, car même dans des villes italiennes, exaspérées sûrement par l'anarchie péninsulaire, on a proposé au début du XV-e siècle, d'appeler les Turcs.

En étudiant d'autre part la place prise par les Grecs et par les Aroumains dans l'organisation économique de l'empire et dans son organisation ecclésiastique, celle des Albanais, des Bosniaques et des Serbes dans l'organisation militaire et dans l'administration et la participation de l'élément dalmate et épirote aux tentatives d'expansion maritime, nous nous rendons compte de l'importance de l'apport balkanique à la domination turque. Sous le règne de Soliman le Magnifique, par exemple, la place des forces balkaniques est particulièrement importante ; nous les rencontrons aussi bien dans l'armée que dans la marine et à la cour. Récemment un historien grec, Cristo Dallas, a montré, en s'appuyant sur des sources turques, que durant la grande offensive pour la domination de la Méditerranée, certaines villes comme Preveza, par exemple, ont contribué à l'armement de la flotte ; que le grand vizir était un Grec de Parga et que même le célèbre Caïredin Barbarossa, le chef des pirates de Tunis, qui avait assumé la mission de paralyser la navigation européenne dans le bassin occidental de la Méditerranée, était lui aussi d'origine grecque. Si la classe dirigeante de l'empire doit tant aux peuples balkaniques, il faut reconnaître que dans le domaine ecclésiastique, l'église orthodoxe doit aux Turcs un épanouissement, une sphère d'action, une force qu'elle n'avait jamais connus sous les empereurs chrétiens.

Une autre série de faits de grande importance est constituée par *les mouvements des peuples balkaniques contre les Turcs*. Ce n'est pas dans les villes, mais auprès des éléments féodaux et des montagnards que cette résistance trouve des ressources et des points d'appui. Il faudra connaître tous les foyers de révolte, car ce sont eux qui alimentent la croisade et constituent d'importants réservoirs d'hommes pour les princes chrétiens qui mènent la lutte du dehors. Les armées de Michel le Brave, par exemple, avaient un coloris balkanique très vif ; on y rencontrait des unités entières avec leurs chefs locaux qui étaient originaires d'Épire, de Grèce, de Bulgarie, de Serbie

et de Macédoine. Michel le Brave lui-même garde un contact étroit avec les centres de résistance de la Péninsule. Ce phénomène de solidarité ne cesse de se répéter jusqu'à l'époque de l'hétairie toutes les fois que s'élève l'étendard de la révolte.

Notre attention devra s'appliquer également aux *Roumains de la Péninsule*. Leur ancienneté aussi bien que leur diffusion qui va des Balkans jusqu'à la côte dalmate, de la Macédoine jusqu'en Albanie, de Thessalie jusqu'en Épire expliquent le rôle qu'ils ont joué dans le développement historique de tous les peuples de la Péninsule. Leur contribution sur le terrain politique, militaire, économique et culturel à l'évolution de tous ces peuples sera suivie de près. Le passé du groupe méridional — notamment des Aroumains — a fait récemment l'objet de vastes études entreprises surtout en Yougoslavie, en Albanie et en Grèce. En Bulgarie on a prêté moins d'attention à cette question.

Par leur puissante expansion économique au delà des frontières de la Péninsule, les Aroumains ont rendu de grands services aux peuples de l'Europe Centrale et notamment aux Hongrois. Dans la phase de transition de l'économie agraire à l'économie capitaliste et bourgeoise, la Hongrie et l'Autriche ont bénéficié du travail et des capitaux des colonies aroumaines établies par les empereurs d'Autriche à Vienne, Budapest, Mischoltz, Tokay et d'autres villes hongroises. Dans les archives de ces villes, comme d'ailleurs dans les archives serbes, grecques, françaises et allemandes, nous trouvons des témoignages particulièrement précieux au sujet de la contribution des commerçants et banquiers aroumains au grand processus de la transformation capitaliste de l'économie européenne à la fin de laquelle eut lieu aussi la reconstitution de la Hongrie.

Il s'agira de suivre, en outre, *les influences des facteurs historiques venus du dehors* aussi bien de l'Orient que de l'Occident. Un courant constant passe de l'est à l'ouest et inversement sur la Péninsule. Certaines constantes se dégageront comme, par exemple, les tentatives de conquête venues de l'ouest italique et du centre de l'Europe, représentée par l'expansion de l'Autriche ou, venant de l'est, l'expansion russe qui passait par le couloir de la Dobroudgea.

Enfin, nous accorderons notre attention au rôle joué par *l'église et les princes roumains* des pays libres au temps de la domination ottomane. En Bulgarie comme dans les pays serbes, en Épire comme en Macédoine et Thessalie, à Constantinople comme au Mont Athos, en Anatolie, en Syrie, en Palestine, dans

les villes d'Arménie et dans le lointain Caucase, n'importe où dans les régions de l'Orient orthodoxe, le voyageur rencontre des preuves éclatantes de la munificence roumaine. La générosité des Voïvodes et des classes dirigeantes de la Moldavie et de la Valachie constituent un beau titre de gloire de la civilisation roumaine.

Enfin, en ce qui concerne les temps modernes, nous étudierons tout particulièrement *les révolutions* qui ont rendu possibles l'indépendance des peuples balkaniques et *la constitution d'états nationaux*. C'est une question ardue qui exige la collaboration étroite des spécialistes des pays balkaniques, afin d'atteindre à une reconstitution exacte et d'éviter les interprétations unilatérales, tendancieuses ou chauvines. Il faudra envisager, dans un travail d'ensemble, la „révolution orientale” à partir de ses premières manifestations dans le monde intellectuel de la Péninsule (la lutte des académies grecques entre elles, l'opposition entre le courant rationaliste et les adeptes de la scolastique) jusqu'aux grands mouvements politiques et sociaux de plus tard, le mouvement paysan en Serbie, l'hétairie, le mouvement d'Olténie. Sur les différences entre ces courants, il y aura lieu de faire le point sans parti pris et surtout en se soustrayant aux idées chauvines qui, à partir de la seconde moitié du XIX-e siècle, ont obscurci le jugement de la plupart des historiens balkaniques.

Les études concernant *le folklore, l'ethnographie, la démographie et l'organisation sociale* auront une large place et devront être dirigées selon la même méthode de travail.

Nous n'avons point la prétention d'être les fondateurs de la méthode exposée dans ces pages introductives. Nous avons trouvé le terrain déjà défriché. Les publications de : C. Jirăţek, Jovan Cvijić, G. Weigand, N. Iorga, Kr. Sandfeld, P. Skok, M. Budimir et Th. Capidan nous ont servi de modèle et nous serions heureux de contribuer de toutes nos forces au progrès de ces brillants commencements.

En reprenant la publication de „*Balcania*”, nous sollicitons à tous les hommes de science leur contribution. „*Balcania*” publiera — comme auparavant — toute étude consacrée aux rapports entre les peuples balkaniques, toute recherche destinée à éclairer l'histoire de leur passé commun et de leurs liens d'interdépendance qui, aujourd'hui plus que jamais, commandent aux intellectuels une coopération étroite, pour le service de la vérité.

VICTOR PAPACOSTEA

Professeur à l'Université de Bucarest

